

L'été en séries

Bart De Wever,
chroniques
d'une
ambition

Antiquité (3/5)

Durant cinq jours, "La Libre" explore les facettes méconnues du président de la N-VA et bourgmestre d'Anvers. Personnalité singulière, énigmatique, Bart De Wever a propulsé le nationalisme flamand vers des sommets inédits. Quels ressorts animent cet homme pour qui la politique se conçoit dans le temps long de l'Histoire ?

Fou des Romains

■ Fasciné par César et Auguste, lecteur inlassable de Cicéron, Bart De Wever considère l'Antiquité romaine comme une source d'inspiration politique majeure. Sa perception du terrorisme et de l'immigration, en particulier, s'imprègne de ses lectures latines.

Récit François Brabant

La date ne doit rien au hasard. Après dix ans de vie commune, dix-huit mois d'union civile, Bart De Wever et Veerle Heege ont choisi le 11 juillet, jour de la fête nationale flamande, pour se marier à l'église Saint-Willibrord de Berchem. Le président de la N-VA n'est pas croyant, mais la foi de son épouse vaut bien une messe. Par bonheur, ce samedi de 2009, le soleil brille sur la métropole anversoise, et c'est au sec que huit figurants habillés en légionnaires romains attendent sur le perron que s'achève l'office. Les membres de la petite escouade portent tous les caligae, les sandales réglementaires de l'armée impériale. Le commandant a revêtu un uniforme de centurion primipile. Un autre est habillé en signifer, le porte-étendard, reconnaissable à son casque recouvert d'une fourrure de loup.

Pas de jeter de riz lorsque les mariés apparaissent sur le pas de l'église, mais les acclamations viriles des légionnaires. Bien alignés sur deux rangs, de part et d'autre de l'allée, ceux-ci lancent des "ovatio" et des "gloria", puis d'autres cris encore. Aux latinistes chevronnés n'échappe pas le mot "undecima", référence à la XI^e légion levée par César pour combattre les Nerviens, et avec laquelle il franchira le Rubicon, prélude à l'abolition de la République. Le spectacle, en tout cas, ravit les photographes de presse et les caméramans, venus en nombre. La scène passera au journal télévisé de RTL-TVI.

Depuis l'âge de douze ans, Bart De Wever nourrit une passion dévorante pour la Rome antique. "Cha-

que enfant a des idoles. Dans ma classe, tous les gosses voulaient devenir joueurs de foot. Moi, c'était Jules César", confiait-il en 2008. En secondaire, il étudie le latin et le grec. Plus tard, il devient chercheur en histoire contemporaine à la Katholieke Universiteit Leuven, mais sa ferveur romaine demeure intacte – avec une fascination particulière pour la fin de la République et le début de l'Empire, une période charnière qui court du premier consulat de César (59 avant J-C) jusqu'à la mort d'Auguste (14 après J-C).

Devenu l'homme politique le plus populaire de Flandre, Bart De Wever ne renie pas son admiration pour le vainqueur d'Alésia. Le 15 mars dernier, date anniversaire de l'assassinat de César, il lui adressait depuis son compte Twitter un vibrant hommage. "Après 2060 ans, nous n'avons toujours pas oublié. Chaque jour encore, nous honorons ton héritage." Le message était accompagné d'une photo représentant une sculpture du dictateur romain, le visage empreint d'une détermination absolue, la lorica (cuirasse) et le paludamentum (cape militaire) ajustés au corps.

Hannibal à nos portes

Bien plus qu'un dada, l'Antiquité représente pour le bourgmestre d'Anvers une source d'inspiration majeure. En bureau de parti, pour expliquer à ses mandataires ce qui distingue le nationalisme de la N-VA et l'idéologie ethnique du Vlaams Belang, il se réfère à la citoyenneté telle qu'elle était conçue à Rome, de manière plutôt ouverte. "Je crois que c'est une théorie qui lui est propre car je ne l'ai jamais entendue ailleurs", relate Hendrik Vuye, dé-

puté N-VA et professeur de droit constitutionnel à l'université de Namur.

La vague d'attentats djihadistes qui frappe l'Europe depuis janvier 2015 a poussé Bart De Wever à se replonger dans les classiques avec plus d'assiduité encore. Il dit avoir cessé de lire la presse flamande (*"le 'Standaard' est devenu une mauvaise copie du 'Morgen'"*), mais il ne se lasse pas de Cicéron, dont il garde toujours quelques pages à portée de main. Au contact du citoyen d'Arpinum, témoin direct de l'effondrement de la République romaine, assassiné en 43 avant J-C, Bart De Wever entretient un sentiment palpable dans la totalité de ses dernières interviews : celui d'une civilisation européenne qui vacille, en proie à des dangers multiples.

Le 26 juin dernier, lorsqu'il apprend qu'un directeur d'usine a été décapité à Grenoble par un assaillant islamiste, c'est en latin que ses mots jaillissent spontanément. *"Hannibal ad portas"*, écrit-il sur Twitter. Hannibal à nos portes. Hannibal, stratège de génie, ennemi irréductible de Rome, héros d'une civilisation carthaginoise fondée au cœur de l'actuelle Tunisie. Dans le même message, le leader de la N-VA en appelle à un renforcement de l'arsenal sécuritaire. *"Nos valeurs sont menacées"*, justifie-t-il.

Un homme suit avec attention, et perplexité, les allers-retours incessants qu'opère Bart De Wever entre la Rome antique et la Flandre actuelle. Il s'agit de David Engels. Titulaire de la chaire d'histoire romaine à l'ULB, après un doctorat à l'université d'Aix-la-Chapelle, ce Belge germanophone s'est fait remarquer en 2013 par un ouvrage polémique, *"Le Déclin"*. Il y comparait les tourments de l'Union européenne aux crises qui ont précipité la fin de la République romaine : immigration, crispation identitaire, chômage, paupérisation, chute des religions établies... L'auteur jugeait *"très probable"*, sans le souhaiter, que l'Europe se dirige vers des désordres majeurs, des guerres civiles, pour aboutir bientôt à un

régime charismatique très fort, sur le modèle de ce qui a prévalu à Rome peu avant le début de notre ère. *"Je comprends que la période fascine Bart De Wever, commente aujourd'hui David Engels. Il a malheureusement raison de percevoir un parallèle entre cette époque-là et la nôtre."*

Pour l'historien de l'ULB, la surprise ne provient pas de l'analogie avec la Rome antique, mais plutôt de l'usage qu'en fait Bart De Wever. *"Ce qui me frappe, c'est qu'il assume un regard positif sur César et Auguste, qu'il présente comme des figures d'identification, et non des personnages ambigus. Si l'on s'en tient aux faits réels de l'Antiquité, César est pourtant un homme sans scrupule, prêt à tout pour asseoir son ambition. A mon sens, si De Wever en parle comme d'un modèle, c'est parce qu'il a lui-même un certain agenda en tête. On perçoit bien que son admiration pour César est liée à son imaginaire politique, à une valorisation du charisme, d'un leader fort, ainsi qu'à une vision traditionnaliste sur le plan des valeurs. Heureusement, selon moi, Bart De Wever évolue dans un cadre belge, où les possibilités de bouleversements politiques à*

grande échelle sont finalement limitées."

Conception messianique

Octave, qui deviendra le premier empereur romain sous le nom d'Auguste, captive tout autant Bart De Wever. Sur son bureau, à l'hôtel de ville d'Anvers, deux épaisses biographies du fils adoptif de César sont disposées bien en évidence. Des *"marqueurs symboliques"* que David Engels constate, là encore, avec embarras. *"Avec César, on se situe dans une mouvance populiste, exubérante, une catégorie de leaders avec qui tout est possible, mais qui visent le court terme. Avec Auguste, on est dans un projet de long terme. De ce point de vue, la fascination de Bart De Wever pour lui est presque plus dangereuse que celle qu'il entretient vis-à-vis de César. Auguste est un personnage ambivalent, qui oscille en permanence entre une conception autoritaire de la politique, presque messianique, et des discours plus participatifs, dans lesquels il clame qu'il va restituer les formes républicaines du pouvoir. Pour moi, Auguste représente vraiment le type de projet politique qui nous attend dans les prochaines décennies. J'ai fort peur d'un régime qui se voudrait en apparence plus démocratique que la technocratie dans laquelle nous vivons, mais qui dans les faits deviendrait une semi-dictature à la Poutine ou à la Erdogan."* Pour l'heure, personne n'a accès aux pensées profondes du leader anversois.

Jusqu'où va son admiration pour César et Auguste ? Quelle ambition entretient-il pour la Flandre, pour l'Europe ? Quelle réponse prépare-t-il, si la menace terroriste doit s'enraciner dans la durée ? Un fait paraît certain : Bart De Wever a une conscience aigüe de la portée de ses actes et de leur impact potentiel sur la destinée de son peuple. Il a ainsi frôlé un premier rendez-vous avec l'Histoire le 18 octobre 2010. Ce jour-là, le président de la N-VA achève une longue mission de clarificateur royal, dans un pays en pleine crise politique. A peine déposée, sa note est aussitôt rejetée par le PS et le CDH. *"S'il voulait faire exploser la Belgique, il a raté le coche, pense Rik Van Cauwelaert, ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire 'Knack'. Bart De Wever avait tout en main. Il aurait pu dire : on représente 30 % des Flamands et on nous traite comme ça, alors on s'en va ! Le CD&V et le SPA n'auraient pas eu d'autre choix que de le suivre. C'était fini. Je lui ai un jour demandé pourquoi il n'avait pas bougé. Il m'a répondu qu'il ne voulait pas entrer dans l'Histoire comme celui qui avait fait exploser le bazar. Il a hésité. Et chez Elio Di Rupo, on sent aussi ce genre d'hésitation."*

Chimiste de formation, le président du PS ne manie pas les références historiques avec la même gourmandise que son homologue N-VA. Mais il y a sans doute en lui, également, la certitude que ses décisions engagent l'avenir. *"Ni l'un ni l'autre n'appar-*

tiennent à cette catégorie de leaders politiques qui tranchent les problèmes à la chaîne, de façon impulsive. Elio Di Rupo consulte cent personnes avant de prendre une décision, et deux fois chacun s'il le faut. Bart De Wever, lui, il ne va pas consulter cent personnes. Mais avant de trancher, il réfléchit beaucoup. Il doute. C'est Hamlet."

Il n'y a guère que lors des tractations avortées de l'été 2010 que Di Rupo et De Wever se sont approchés. En marge de pourparlers tendus, le nationaliste flamand tentait alors, parfois, de distraire son adversaire socialiste en lui contant des anecdotes venues en droite ligne de l'Antiquité. Un jour, il lui raconte avec un luxe de détails le sort des condamnés à mort précipités dans le Tibre. "J'ai bien compris qu'en

me proposant cette leçon d'Histoire romaine, il me transmettait un message subliminal. C'était un peu : attention à ce qui peut t'arriver..." s'amuse aujourd'hui Elio Di Rupo.

Six ans plus tard, la N-VA séparatiste s'est hissée au sommet de l'Etat belge, tandis que le PS, abonné au pouvoir pendant un quart de siècle, redécouvre la misère de l'opposition. Bart De Wever, cependant, est trop avisé pour considérer la prochaine bataille comme jouée d'avance. Lui-même aime citer la maxime de Cicéron : "Tout ce qui a atteint son apogée a déjà entamé sa propre destruction."

JULES CÉSAR

Consul et dictateur romain,
assassiné en 44 avant J.-C.